Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 51

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Drumette
Autor: Desly, Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248295

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 25 décembre 1898 N° 51 Première année

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 26me année, *LE PAYS*

Au cercle catholique ouvrier de Porrentruy [1]

Vingt-cinq ans ! Pour un Cercle ouvrier, catho-
[lique,
N'ayant, pour s'assurer même du lendemain,
Ni l'appui du pouvoir, ni l'argent maçonnique,
C'est une longue vie et c'est un long chemin.

Vingt-cinq ans ! Et pourtant notre vieux Cercle
[étonne
Par sa verdeur, sa force et sa vitalité.
Ah ! c'est qu'il porte en lui le principe qui donne
L'immortelle jeunesse et la fécondité.

C'est qu'il a combattu sans trêve ni relâche
Pour le bien, pour le vrai ; c'est qu'il reste bâti
Sur le roc de l'Idée, et qu'à sa noble tâche
D'unir tous les lutteurs il n'a jamais menti.

C'est qu'il rapproche ici le disciple du maître,
L'ouvrier du patron, la jeunesse des vieux,
Et même le laïc de son guide, le prêtre,
Qui connaît mieux la route, étant plus près des
[cieux !

Ce quart de siècle fut, pour lui, le temps d'é-
[preuve.
Longtemps ses ennemis ont été les plus forts.
Mais ces jours ont passé et les « Fils de la
[Veuve »
N'osent plus s'attaquer qu'aux tombeaux et
[qu'aux morts.

Pourtant — souvenez-vous ! — de la même
[manière
Qu'autrefois Daniel fut jeté sans secours
Dans la fosse aux lions, on vous jetait naguère.
Vous, les Jurassiens, dans une fosse aux ours.

Mais, aujourd'hui, ceux qu'on appelait rétro-
[grades,
Jésuites, ou bien encore ultramontains,
Obligent quelquefois même les plantigrades
A venir, en grognant, leur baiser les deux mains.

Oui, la victoire, enfin, a lui, comme l'Etoile
Du Matin, fleur céleste aux pétales de feu.
Vous avez écrasé l'araignée en sa toile,
Retrouvé le courage en voyant le ciel bleu,

Et frémi d'espérance : ô Terre, tu tressailles
Ainsi sous les regards du printemps retrouvé,
Sentant le grain sacré qui germe en tes entrailles
Et qui te donnera le bonheur tant rêvé !

Mon toast donc, chers amis, au Cercle catholique
Toast à ses fondateurs, toast à son comité !
Qu'il prospère et qu'il vive en pays helvétique
Pour le Jura, l'Ajoie et pour notre cité !

A. R.

(1) Poésie de M. Alfred Ribeaud avocat, rédacteur du Pays, lue dimanche au banquet du cercle par l'auteur. M. Ribeaud n'y a même pas fait allusion dans son compte-rendu de la fête jubilaire : mais ce serait faire tort à tous les amis du Cercle de les priver de la lecture de ces beaux vers.

A Noël

Gloria in excelsis Deo !

1. Les fêtes chrétiennes et la Nativité. — 2. Noël et les souvenirs. — 3. Vieilles choses qui meurent. — 4. Visions. — 5. Les blasphémateurs de la crèche. — 6. Les pauvres. — 7. L'arbre de Noël. — 8. Lendemain de fête. —

Il est de fêtes chrétiennes dont le nom, seulement entrevu dans une rapide vision, éveille dans les âmes tout un monde d'idées et de sentiments. Suivant l'idéal religieux de chaque homme, les impressions qui les assaillent devant les mystères de la Foi sont aussi très différentes.

L'extase mystique ou la religieuse admiration des forts croyants font place, chez ceux qui doutent, à une angoisssante incertitude ; les athés mêmes ne se peuvent défendre d'une mystérieuse attirance vers les sanctuaires où se perpétuent les grandes scènes de la vie du Christ.

Oui, peu d'hommes restent indifférents devant un carillon d'église qui les convie à la commémoration des grandes phases de la Passion ou aux joies de la Nativité. Noël surtout, la fête de la grande fraternité chrétienne groupe autour de la Crèche les humains les plus disparates.

Noël !.... le mot féerique, évocateur des scènes touchantes que l'Orient a vu se dérouler, il y a bientôt vingt siècles, sur son sol privilégié quand naquit le Christ. Noël ! ce simple nom réssuscite en nous toute une longue suite de souvenirs également chers : les prières d'enfance au petit Jésus, les délicieuses légendes racontées pendant les veillées. Ces légendes : tantôt des petits anges qui avaient semé la chambre des enfants sages des jouets, puis de pauvres petits qui, au lendemain du passage des légionnaires ailés trouvaient, hélas ! leurs souliers bien vides et bien froids dans l'âtre également glacé, et ceux qui se perdaient dans la neige pour avoir voulu aller voir petit Jésus la nuit du grand Jour.... D'autres fois encore, les douces allégories de nos cérémonies catholiques, la Crèche avec son Nouveau-né de cire et son scintillement de cierges !...

Noël est un jour de ressouvenance qui nous ramène à l'esprit le passé avec toutes ses coutumes archaïques. Le regret dans l'âme, nous pensons à ces anciennes coutumes, aux vieilles complaintes que l'on oublie et que, de loin en loin, les mendiants nous redisent, et les bûches de Noël et les antiques croyances derniers débris d'un passé plein de poésie qui s'effondre dans l'abîme du temps...

Tout cela disparaît, fort malheureusement,

Fueilleton du *Pays du Dimanche* 6

DRUMETTE

PAR

CHARLES DESLYS

Déjà Claude était debout.

— Vous permettez ? balbutia-t-il ; c'est un ami !... Je reviens dans un instant...

Et, sans même attendre la réponse, il se précipita vers l'escalier.

A l'étage inférieur, Claude rencontra le sergent.

— Eh bien ?

— Je sais où elle est... Je l'ai vue... On a des amis... Nous la sauverons... Mais elle exige que sa jeune maîtresse s'éloigne sans retard et que tu la reconduises au pays. J'apportais ce matin un passeport au nom de Claudine Guichard et de son frère. Elle devait prendre l'habit d'homme... Te voici.... profitons-en... Rien de changé quant à la demoiselle, qui sera toujours Claudine... Mais il faut la décider à emboiter le pas dès demain matin... J'ai voulu te prévenir... Tâche qu'elle me reçoive, et nous arrangerons cela tous les trois.

Un instant plus tard, Jean-Marie, faisant le salut militaire, s'asseyait en face de Mlle de Drumette.

— Vous n'ignorez pas lui dit-il, que je suis un peu le promis, fiancé de Claudine. Elle s'était compromise en vous donnant asile. J'ai saisi au vol une occasion de la faire filer en avant... comme qui dirait le fourrier préparant l'étape. Vous la retrouverez, soyez sans crainte... Mais il faut suivre ce garçon-là, qui me semble digne de vous servir de guide...

— Et je connais le chemin, fit Claude.

— Par ainsi, continua le sergent, soyez prêts tous les deux à la diane. Je viendrai vous prendre, et, comme on dit au régiment, vous enrouter... Assez d'explications !... pas de retard ! Le temps me presse. A demain !

Le sergent se retira, reconduit par Claude, qui reçut en bas ses dernières instructions.

— As pas peur ! conclut Jean-Marie, je réponds de tout. Si pourtant tu ne nous revoyais plus, ni moi ni ta sœur, tu peux en être convaincu d'avance, beau-frère, c'est que je serai mort en la défendant.

Et tous les deux ils s'embrassèrent.

Lorsque Claude rentra dans la mansarde Melle de Drumette lui remit des assignats, de l'or.

— Cache cela dans ton sac, mon ami. C'est toute ma fortune. Te voici mon caissier.

— Et votre frère, mademoiselle ! ... ne l'ou-

car ces « vieilleries ajoutaient un charme étrange aux êtres et aux choses. Seulement ce qui persiste c'est l'esprit religieux avec lequel nous regardons la Crèche. Tantôt deux mille ans nous séparent de cette ère lointaine — 25 décembre cinq ans avant l'ère vulgaire, sous le règne d'Hérode le Grand, — ce qui nous paraît immense dans le temps, nous semble bien rapproché dans l'esprit.

Les yeux de notre imagination nous montrent l'humble Vierge et le Protecteur marchant sur l'aride chemin de Bethléhem sous le ciel bleu de lin des nuits de l'Orient. Nous voyons l'étable, les bergers, puis le bœuf et l'âne. C'est dans ce cadre pastoral que nous aimons à nous représenter Jésus; il semble grandi dans ce simple décors, dans ce sanctuaire champêtre qui a pour coupole un ciel azuré où perlent des myriades d'étoiles.....

D'un seul regard nous embrassons alors la vie entière du Christ. Dans nos pensées les mages sont si près des bergers qu'il n'y a qu'un éclair de Noël à l'Epiphanie. Les paroles du chroniqueur sacré chantent à nos oreilles : «... Ils lui apportèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe » Et, tandis que nous pensons à ces présents symboliques, le nom d'Hérode le massacreur des Innocents, hante notre esprit, mais nous entendons de nouveau l'apôtre qui ajoute aimant et délicieusement simple : » Et ayant été averti divinement par un ange de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin. »

* * *

Il était venu parmi les simples. Celui qui était grand, avec son trèsor de grâces et de consolations et c'est ce qui fait de Noël surtout la fête des pauvres. C'est même parce qu'il était né pauvre, le Céleste Enfant, que des esprits orgueilleux ont voulu lui enlever son caractère divin et son auréole d'ineffable bonté.

Jésus est le consolateur des pauvres, on s'est adressé aux pauvres : « A-t-Il plus souffert que vous, a-t-on dit, à ceux qui sont nés malheureux ? Cependant le fiel de ces paroles haineuses n'a jamais aigri que des cœurs tout préparés par le vice à de telles suggestions.

Arrière, mains impies, ne jetez pas vos chardons parmi les fleurs de la Crèche ! A quoi vous sert d'agonir l'injure sur ce Berceau qui contient le Fruit de la Rédemption du monde ! Et les pauvres ne sont pas si ingrats ; peuvent-ils oublier que depuis des siècles. Jésus, verse sur eux des charités inépuisables. Ses petites mains s'ouvrent à Noël sur les chaumières délaissées. Il pénètre, avec la charité humaine, dans les mansardes ; c'est encore lui qui ouvre la porte de la ferme au chemineau qui passe hâve et transi, sur la route déserte et qui recueille l'orphelin dans les rues brumeuses des grandes villes.

Vouloir que l'on renie Jésus, c'est insensé ! Aussi toutes ces misérables folies de sceptiques échouent la nuit veille de Noël; toujours le majestueux carillon des clochers trouve dans les cœurs un immense retentissement. Rien de plus imposant que ces sonneries claires dans le calme recueilli de la nuit, et le spectacle de ces foules qui se pressent vers les sanctuaires bénis. L'église illuminée contient à peine tous les fidèles. L'encens monte en pâles spirales dans la lumière vascillante des cierges et avec lui s'élèvent les prières. Quand se taisent les derniers chants, de l'orgue, lentement s'écoulent comme des ombres silencieuses, les fidèles, avec au cœur un immense rayon de joie et d'espoir.

* * *

Vous ne savez ce qui me plaît et ce qui me plaît infiniment à Noël ? ce sont les arbres de Noël, les petits sapinaux avec leur verdure sombre, leur chargement multicolore. J'aime ces réunions familières, — les vieilles personnes recueillies, les jeunes gens curieux et, bouche bée, les enfants : des blonds, des roses, des rêveurs, des petits éveillés !... l'œil avide, ils regardent et dans leur petite âme, ils aiment fort l'enfant Jésus qui leur donne ces choses délicieuses.

Un sauvage petit sapin qu'on arrache à sa forêt, aux averses, aux soleillées d'or, aux prisons des grands vents pour un instant de gloire — si éphémère encore, pour briller un moment, être admiré de tous dans son somptueux décor et ses richesses : c'est l'arbre de Noël. Appendus à ses branches dans les aiguilles luisantes, les cadeaux destinées aux petits, beaucoup de gentilles choses qui font pleurer de joie et qu'on montre aux grands frères entre deux baisers à des rires argentins...

L'arbre de Noël était autrefois un luxe dans nos villages ; maintenant c'est tout à fait commun, mais nullement banal. Chaque enfant trouve là un petit souvenir et de ces souvenirs, qui plaisent ! On a tant d'égards pour le petit mouton qui pendait là haut aux branches du sapelot, c'est à qui écrira le mieux dans le cahier qu'on reçut à Noël. Tous, enfants riches ou pauvres, ont part aux mêmes largesses. Saint Nicolas, lui, oublie trop les gens pauvres. Son âne s'attarde souvent devant les maisons cossues d'or, et passe indifférent devant les chaumières humbles. Ici nulle déception, il y a pour tous et pour tous les mêmes choses : pas de privilège et partant pas de jaloux.

* * *

Quand Noël sera loin, relisez ces lignes, — les dernières : au lendemain des profanes réjouissances, des tumultueuses fêtes, quel est le cœur qui ne sente l'inanité des joies terrestres ? L'amertume et le désenchantement saisissent l'âme après les exubérences des plaisirs mondains. C'est toujours le cœur las et l'esprit chagrin qu'on pense à ces plaisirs d'hiver. Mais pour Noël, la fête divine, elle fuit en laissant dans nos âmes un mystérieux parfum d'encens, des scintillements de cierges, des voix d'orgue suaves et puis, et surtout, ces paroles du Cantique :» Et in terra pax hominibus.

E. G.

---

blions pas. Sauf votre respect, vous n'êtes plus maintenant que ma sœur Claudine.

— Ah ! qu'il me tarde de la revoir, fit Emiliane.

— Nous la rejoindrons. Elle nous attend. Prenez du repos, mademoiselle. Il vous faut des forces pour un aussi long voyage.

(*La suite prochainement*).

Les sabots
DE
TANTE URSULE

Tante Ursule ferma sa porte avec soin et vint s'asseoir au coin de la cheminée.

Non, décidément, elle n'irait pas à la messe de minuit cette année : le froid était trop vif et ses jambes trop lourdes.

Cela la contrariait fort, car elle était bonne chrétienne... à son avis du moins, c'est-à-dire qu'elle accomplissait d'une façon rigide ses devoirs religieux, ne manquant jamais l'office et disant régulièrement ses prières.

Quant à l'esprit de l'Evangile, à la loi de pardon et d'amour de celui qui a dit : *Aimez-vous les uns les autres*, c'était pour elle lettre morte, et si elle elle possédait une des trois vertus théologales, ce n'était assurément pas la dernière.

... Tante Ursule ôta ses sabots et les mit sécher devant le foyer : la neige était si épaisse que les quelques pas qu'elle avait faits dans la rue « pour voir » l'avaient trempée jusqu'aux chevilles.

Lentement elle commençait à se dévêtir, écoutant la cloche appeler les fidèles ; et, à cet appel vibrant, sonore dans le grand silence de la nuit, on voyait, à travers les rideaux, de petites lueurs danser comme des feux follets : c'étaient les lanternes des villageois glissant sans bruit sur ce tapis de ouate.

Parfois cependant quelques : « Hou ! Hou ! tante Louchon ? » tombaient dans la cheminée avec une poignée de neige qui grésillait sur le foyer.

C'était quelque marmot espiègle qui saluait ainsi la veille fille dont la demeure située en contre-bas du chemin de l'église avait son toit presque au ras du sol.

Cette disposition permettait aux gamins du village, dont elle était aussi détestée qu'elle les détestait elle-même, de lui jouer impunément des tours pendables.

Tantôt avec une longue gaule, on lui renversait sa marmite pendant qu'elle était aux champs, tantôt on lui jetait quelque taupe ou quelque rat mort dans son fricot, etc.

Bientôt, le son des cloches, l'éclat des lanternes, les rires des enfants, tout s'éteignit à la fois.

Alors, tante Ursule entra dans son alcôve, se mit au lit et souffla sa chandelle.

La chambre n'était plus éclairée que par quelques tisons rougeâtres.

Tante Ursule ne dormait pas, son œil gris, dur et brillant comme l'acier était fixé sur ses gros sabots placés devant l'âtre.

Elle pensait au temps, si lointain, hélas ! où il en avait deux mignonnes paires s'étalant côte à côte ainsi que dormaient les deux sœurs dans leur couchette...

En ce temps-là, tante Ursule n'était pas une vieille fille méchante et avare ; c'était une joyeuse fillette au bon cœur, au visage souriant, entourant de soins maternels « sa sœurette » plus jeune et près de qui elle remplaçait la mère rappelée là-haut.

Ursule était laide, elle louchait, mais si quelque raillerie lui rappelait sa disgrâce, elle s'en consolait en admirant la jolie figure et les yeux si doux de sa petite Adeline qu'elle aimait d'une tendresse passionnée et jalouse. Adeline avait pour sa grande sœur une affection aussi profonde mais moins exclusive, et, quand se présenta un épouseur à son gré, elle trouva fort naturel de l'accepter pour mari.

Ce fut un coup terrible pour Ursule qui n'avait jamais songé que l'enfant tant chérie pût lui échapper ainsi.

En vain les jeunes époux lui offrirent-ils de venir demeurer avec eux, elle refusa même de les recevoir, et farouche, s'enferma dans la demeure paternelle devenue la sienne.

Adeline se désolait.

— Bah ! ça se passera, disait le mari.

Il ne connaissait pas sa belle-sœur !

Sa rancune, loin de s'apaiser, ne fit que grandir ; elle repoussa obstinément toutes les avances, et quand une mignonne nièce lui naquit, elle ne voulut ni aller l'embrasser ni être sa marraine.

Cependant, le jour du baptême, quand le cortège passa devant la maison close, un petit coin de rideau se souleva et une dragée étant tombée dans le jardin, Ursule la ramassa et la conserva précieusement.

Plusieurs fois, l'enfant grandissant, Adeline vint avec elle frapper à la porte de la vieille fille, elle ne s'ouvrit jamais, mais un jour, tante Ursule ayant rencontré la petite Rosette sans sa mère :

— Veux-tu m'embrasser ? lui dit-elle.

— Oui, ma tante, répondit la fillette.

Deux larmes glissèrent sur les cheveux